

McKILLOP, A. B., *Matters of Mind. The University in Ontario, 1791-1951* (Toronto, University of Toronto Press, coll. « Ontario Historical Studies Series », 1994), 716 p.

Ruby Heap

Volume 50, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305535ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305535ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Heap, R. (1996). Compte rendu de [McKILLOP, A. B., *Matters of Mind. The University in Ontario, 1791-1951* (Toronto, University of Toronto Press, coll. « Ontario Historical Studies Series », 1994), 716 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(2), 294–296. <https://doi.org/10.7202/305535ar>

McKILLOP, A. B., *Matters of Mind. The University in Ontario, 1791-1951* (Toronto, University of Toronto Press, coll. «Ontario Historical Studies Series», 1994), 716 p.

Au cours des dernières années, l'histoire de l'enseignement supérieur au Québec a connu un essor important grâce à la publication d'ouvrages de calibre consacrés aux principales universités francophones de la province. Professeur d'histoire à l'université Carleton, A. B. McKillop a produit de son côté une étude fort ambitieuse, soit une histoire de l'enseignement universitaire en Ontario depuis ses débuts, à la fin du XVIII^e siècle, jusqu'en 1950, au moment où celui-ci s'apprête à connaître un essor sans précédent, à la faveur de la générosité des gouvernements fédéral et ontarien et d'une hausse accélérée des inscriptions. *Matters of Mind* répond brillamment au défi que lançait à l'auteur, il y a quelque dix ans, la *Ontario Historical Studies Series*, une collection mise sur pied par le gouvernement de l'Ontario avec pour mandat de retracer le passé de la province en tant que région distincte du Canada. À preuve, McKillop s'est vu décerné récemment le Prix de la recherche de la *Canadian Society for the Study of Higher Education*.

McKillop précise d'emblée l'approche qu'il a adoptée dans son ouvrage. Il a choisi d'écrire l'histoire d'une institution, l'université, plutôt que l'histoire institutionnelle de chacune des universités ontariennes. L'auteur rappelle que plusieurs d'entre elles, dont Queen's, McMaster et la University of Western Ontario, ont déjà fait l'objet de solides études historiques, sur lesquelles il s'appuie d'ailleurs largement. Or, et il s'agit-là d'une «lacune remarquable de l'historiographie» (*remarkable lacuna in scholarship*, p. xx), ce n'est pas le cas de l'université de Toronto qui, dès sa fondation en 1853, s'affirme comme «l'université provinciale». En effet, institution non confessionnelle, elle reçoit dès le début l'appui financier de l'État provincial, avantage qui sera refusé aux autres établissements jusqu'à ce qu'ils se libèrent à tour de rôle de leur affiliation religieuse au cours du XX^e siècle. D'où, soutient l'auteur, la place dominante que l'université de Toronto occupera bientôt dans le paysage universitaire ontarien, tant sur le plan de l'infrastructure que sur celui de l'enseignement et de la recherche. Ce faisant, elle deviendra aux yeux de ses «rivaux régionales» le symbole de privilèges facilement octroyés et jalousement gardés.

Que l'université de Toronto domine également dans le présent ouvrage n'a donc pas de quoi étonner. Conformément à l'objectif de départ qu'il s'est fixé, l'auteur réussit malgré tout à nous présenter une vue globale du développement de l'enseignement supérieur en Ontario, établissant adroitement des comparaisons entre Toronto et les autres universités, en particulier

Queen's et McMaster. On regrettera toutefois le peu d'importance accordée à l'enseignement universitaire catholique, autant francophone qu'anglophone. L'université d'Ottawa, qui est détentrice d'une charte provinciale et d'une charte pontificale, et qui connaît un parcours particulier en raison de son mandat de bilinguisme, ne fait l'objet que de quelques passages; c'est le cas aussi de St. Michael's College, fondé à Toronto en 1852 par les Basiliens et affilié à l'université de Toronto en 1881. Bref, l'université ontarienne dépeinte par McKillop est une institution anglo-protestante, alors qu'il aurait été intéressant de comparer, dans une perspective historique, la vision qu'entretiennent, de la place et du rôle de l'université dans la société, les administrateurs et les professeurs protestants et leurs homologues catholiques.

L'auteur admet aussi avoir établi des priorités en ce qui concerne sa couverture des nombreuses disciplines universitaires se rattachant aux sciences, aux humanités, aux sciences sociales et au domaine de la formation professionnelle. S'il s'est efforcé de n'en négliger aucune, il a privilégié de loin celles rattachées aux humanités. Il nous offre ainsi une analyse fine et stimulante des facteurs qui ont marqué l'évolution de l'enseignement de la religion, des études anciennes, de l'histoire, de la langue et de la littérature anglaises («English») dans les universités ontariennes. Dans l'esprit de leurs fondateurs, explique McKillop, les humanités avaient pour mission fondamentale de préserver en sol canadien un ordre social fondé sur la tradition et le conservatisme. Elles rempliraient cette mission en transmettant aux jeunes générations une «mémoire culturelle» (*cultural memory*) enracinée dans le christianisme évangélique et dans les institutions et les valeurs britanniques. Implantée en terre nord-américaine, l'université ontarienne devra toutefois répondre bientôt aux besoins du capitalisme industriel en développant l'enseignement «pratique» et scientifique. Les deux guerres mondiales agissent comme catalyseurs à cet égard en faisant valoir l'importance de l'université comme lieu privilégié de recherche et de formation d'experts dans le domaine des sciences et de la technologie, ainsi que dans celui des affaires. Or les administrateurs universitaires ont tôt fait de réaliser qu'ils ne peuvent répondre à ces nouvelles attentes sans l'appui du trésor public, d'où leur dépendance accrue envers l'État, dont les largesses sont tributaires des forces du marché et des changements de gouvernement. L'université, insiste McKillop, est donc loin d'être une tour d'ivoire qui résiste allègrement aux pressions de la société dans laquelle elle s'insère.

Il est impossible, dans cette brève recension, de rendre justice à ce livre aux multiples facettes. Auteur de *Contours of Canadian Thought* et de plusieurs autres travaux consacrés à l'histoire des idées au Canada anglais, McKillop a rédigé dans une large mesure un ouvrage d'histoire intellectuelle. Il fait habilement état des différentes tensions qui ont influé sur les finalités de l'université et sur l'évolution des savoirs: tensions entre la tradition et le progrès, entre le religieux et le séculier, entre le spirituel et le matériel. Bref, conclut McKillop, «the university is above all an institution in which past and future meet in uncertain and uneasy combination» (p. vxii). L'auteur nous fait aussi découvrir la pensée et la personnalité de professeurs qui ont contribué

au rayonnement de l'université de Toronto dans la première moitié du XX^e siècle, dont les historiens George Wrong, Frank Underhill et Harold Innis. Il brosse en plus un portrait pénétrant de ses premiers présidents: Daniel Wilson, James Loudon, Robert Falconer et le révérend H. J. Cody. Les rapports entre l'université et l'État, le poids relatif des humanités et des sciences dans la formation universitaire, la liberté académique et l'engagement social des professeurs, voilà autant de questions qui sont débattues par les uns et les autres, comme elles le seront d'ailleurs par leurs successeurs et ce, jusqu'à ce jour.

Fidèle aux tendances récentes de l'historiographie de l'éducation au Canada anglais, l'auteur a voulu rédiger aussi une histoire sociale de l'université. Il s'attarde surtout aux étudiants et aux étudiantes, longtemps négligés par l'histoire institutionnelle mais objets de plusieurs travaux récents. McKillop retrace avec sympathie le parcours difficile des filles au sein de l'université et il se penche sur les conséquences de leur présence sur les programmes et la culture étudiante. Restent les professeurs qui, eux, demeurent largement dans l'ombre. Nous aurions aimé en apprendre davantage sur leur origine sociale, leurs conditions de travail, leur profil de carrière et leur vie associative. Voilà certainement un domaine qui mérite l'attention des historiens et des historiennes de l'éducation.

Dans le contexte d'une économie qui fonctionne au ralenti et de déficits menaçants, les universités ontariennes traversent en ce moment des jours difficiles. Elles courtisent de plus en plus les milieux d'affaires afin de pallier les lourdes coupures que leur inflige l'État. On parle de plus en plus de ces institutions en termes de privatisation, de marketing, de rentabilité et d'*accountability*, langage qu'affectionnent tout particulièrement les corporations et les éléments de droite. Pendant ce temps, les administrateurs universitaires s'efforcent de répondre aux besoins et aux attentes de clientèles diversifiées soucieuses d'affirmer leur identité. Conscient des défis multiples que doit relever l'université d'aujourd'hui, l'historien McKillop n'en demeure pas moins optimiste. Il considère que cette institution occupe une place fondamentale dans la société et qu'elle est encore en mesure d'entraîner le changement: «The university has always been a body with overwhelming potential for individual and social transformation, and it remains so.» (p. xxi)

Première synthèse sur l'histoire de l'enseignement supérieur en Ontario, *Matters of Mind* constitue une référence obligée en histoire de l'éducation. Mais cet ouvrage fournira aussi amplement de matière à discussion à tous ceux et celles qui s'interrogent sur l'avenir de l'université à l'approche du nouveau millénaire.

Département d'histoire
Université d'Ottawa

RUBY HEAP